

12. LA SIMPLICITÉ

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

L'humilité manque parfois de simplicité, par ce redoublement de soi à soi qu'elle suppose. Se juger, c'est se prendre bien au sérieux. Le simple ne se pose pas tant de questions sur lui-même. Parce qu'il s'accepte comme il est ? C'est déjà trop dire. Il ne s'accepte ni ne se refuse. Il ne s'interroge pas, ne se contemple pas, ne se considère pas. Il ne se loue ni ne se méprise. Il est ce qu'il est, simplement, sans détours, sans recherche, ou plutôt — car *être* lui paraît un trop grand mot pour si petite existence — il fait ce qu'il fait, comme chacun d'entre nous, mais ne voit pas là matière à discours, à commentaires, ni même à réflexion. Il est comme les oiseaux de nos forêts, léger et silencieux toujours, même quand il chante, même quand il se pose. Le réel suffit au réel, et cette simplicité est le réel même. Ainsi, le simple : c'est un individu réel, réduit à sa plus simple expression. Le chant ? Le chant, parfois ; le silence, plus souvent ; la vie, toujours. Le simple vit comme il respire, sans plus d'efforts ni de gloire, sans plus d'effets ni de honte. La simplicité n'est pas une vertu, qui s'ajouterait à l'existence. C'est l'existence même, en tant que rien ne s'y ajoute. Aussi est-elle la plus légère des vertus, la plus transparente, et la plus rare. C'est le contraire de la littérature : c'est la vie sans phrases et sans mensonges, sans exagération, sans grandiloquence. C'est la vie insignifiante, et c'est la vraie.

La simplicité est le contraire de la duplicité, de la complexité, de la prétention. C'est pourquoi elle est si difficile. La conscience n'est-elle pas double, toujours, qui ne sait être conscience que de quelque chose ? Le réel n'est-il pas complexe, toujours, qui n'est réel que par l'entrelacement en lui des causes et des fonctions ? Tout homme n'est-il pas prétentieux, toujours, dès qu'il s'efforce de penser ? Quelle autre

simplicité que la bêtise ? que l'inconscience ? que le néant ?

L'homme simple peut ne pas se poser ces questions. Cela ne saurait les annuler, ni nous suffire à les résoudre. Simplicité n'est pas niaiserie. Mais ces questions ne sauraient pas davantage annuler la simplicité de tout, ni la vertu qui s'y attache. Intelligence n'est pas encombrement, complication, snobisme. Que le réel soit complexe, certes, et d'une complexité infinie sans doute. On n'en aura jamais fini de décrire ou d'expliquer un arbre, une fleur, une étoile, un caillou... Cela ne les empêche pas d'être simplement ce qu'ils sont (oui : très simplement et très exactement ce qu'ils sont, sans aucune faute, sans aucune duplicité, sans aucune prétention !), ni n'oblige quiconque à se perdre dans cet infini de la description ou de la connaissance. Complexité de tout : simplicité de tout. « La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même, ne désire être vue... »^[1] Quoi de plus compliqué qu'une rose, pour qui veut la comprendre ? Quoi de plus simple, pour qui ne veut rien ? Complexité de la pensée : simplicité du regard. « Tout est plus simple qu'on ne peut l'imaginer, disait Goethe, et en même temps plus enchevêtré qu'on ne saurait le concevoir. »^[2] Complexité des causes : simplicité de la présence. Complexité du réel : simplicité de l'être. « Le contraire de l'être n'est pas le néant, écrit Clément Rosset, mais le double. »^[3] Le contraire du simple n'est pas le complexe, mais le faux.

La simplicité en l'homme — la simplicité comme vertu — n'a pas davantage à nier la conscience ou la pensée. Elle se reconnaît plutôt à cette capacité qu'elle a, sans les annuler, de passer outre, de s'en libérer, de ne pas en être dupe ni prisonnière. Que toute conscience soit double, puisqu'elle est conscience d'un objet (intentionnalité) et de la conscience qu'elle en prend (réflexivité), soit. Mais cela ne prouve rien contre la simplicité du réel, ni de la vie, ni même de la conscience pure, préreflexive et antéprédicative, sans laquelle aucune prédication ni aucune réflexion ne seraient possibles. Simplicité n'est pas inconscience, simplicité n'est pas bêtise : l'esprit simple n'est pas un simple d'esprit ! La simplicité constitue plutôt « l'antidote de la réflexivité »^[4] et de l'intelligence, qui leur évite de s'en accroire, de se perdre en elles et d'y perdre le réel, de se prendre au sérieux, de faire écran, de faire obstacle finalement à cela même qu'elles prétendent révéler ou dévoiler. La simplicité apprend à se déprendre, ou plutôt elle est cette déprise de tout, et de soi-même : « Lâcher prise, comme dit Bobin, accueillir ce qui vient, sans rien garder en propre... »^[5] Simplicité est nudité, dépossession, pauvreté. Sans autre richesse que tout. Sans autre trésor que rien. Simplicité est liberté, légèreté, transparence. Simple comme l'air, libre comme l'air : la simplicité est l'air de la pensée, comme une fenêtre ouverte au grand souffle du monde, à l'infinie et silencieuse présence de tout... Quoi de plus simple que le vent ? Quoi de plus aérien que la simplicité ?

Intellectuellement, ce n'est pas autre chose peut-être que le bon sens, qui est le jugement droit, quand il n'est pas encombré par ce qu'il sait ou croit, mais ouvert d'abord au réel, à la simplicité du réel, et comme toujours neuf en chacune de ses opérations. C'est la raison, quand elle n'est pas dupe d'elle-même : raison lucide, raison incarnée, raison minimale, si l'on veut, mais qui est la condition de toutes. Entre deux démonstrations, entre deux hypothèses, entre deux théories, les scientifiques ont coutume de privilégier la plus simple : c'est parier sur la simplicité du réel, plutôt que sur la force de notre esprit. Ce choix, qui est sans preuve, est pourtant de bon sens. Il m'est arrivé bien souvent de regretter que les philosophes, surtout contemporains, fassent ordinairement le choix inverse, préférant le plus compliqué, le plus obscur, le plus contourné... Cela les protège contre toute réfutation, et rend leurs théories aussi invraisemblables qu'ennuyeuses. Complication, non du réel, mais de la pensée : mauvaise complication. Mieux vaut « une vérité simple et naïve », comme disait Montaigne^[6], proportionnée certes à la complexité du réel, quand il le faut, mais sans lui ajouter les embrouillements de notre esprit ni la confondre avec eux. L'intelligence est l'art de ramener le plus complexe au plus simple, non l'inverse. Intelligence d'Epicure, intelligence de Montaigne, intelligence de Descartes... Et intelligence, aujourd'hui, de nos savants. Quoi de plus simple qu' $E = mc^2$? Simplicité du réel, même complexe ; clarté de la pensée, même difficile. « Aristophane le grammairien n'y entendait rien, écrit Montaigne, de reprendre en Epicure la simplicité de ses mots et la fin de son art oratoire, qui était la perspicuité [clarté] de langage seulement. »^[7] Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple, long quand on peut faire bref, obscur quand on peut faire clair ? Et que vaut une pensée qui ne le peut ? On prête à nos sophistes une obscurité affectée. Je n'en crois rien. C'est la profondeur qu'ils affectent, à quoi l'obscurité est nécessaire. Une eau peu profonde ne peut faire illusion qu'à la condition d'être trouble... Leurs arguments seraient plus convaincants, s'ils étaient plus clairs. Mais s'ils étaient convaincants, auraient-ils besoin d'être obscurs ?

Cela n'est pas d'aujourd'hui. La scolastique est éternelle, ou plutôt chaque époque a la sienne. Toute génération a ses sophistes, ses faiseurs, ses précieux ridicules, ses cuistres. Descartes, contre ceux de son temps, sut dire l'essentiel, qui vaut aussi contre les nôtres : « Leur façon de philosopher est fort commode, pour ceux qui n'ont que des esprits fort médiocres ; car l'obscurité des distinctions et des principes dont ils se servent est cause qu'ils peuvent parler de toutes choses aussi hardiment que s'ils les savaient, et soutenir tout ce qu'ils en disent contre les plus subtils et les plus habiles, sans qu'on ait moyen de les convaincre. »^[8] L'obscurité protège. La complexité protège. A quoi Descartes oppose les principes « très simples et très évidents » dont il se sert, qui rendent sa philosophie compréhensible par tous, et discutabile par tous. On ne pense pas pour se protéger. La simplicité est

aussi une vertu intellectuelle.

Mais c'est d'abord une vertu morale, voire spirituelle. Transparence du regard, pureté du cœur, sincérité du discours, droiture de l'âme ou du comportement... Il semble qu'on ne puisse l'approcher qu'indirectement, par autre chose qu'elle-même. Car la simplicité n'est pas la pureté, n'est pas la sincérité, n'est pas la droiture... Par exemple, remarque Fénelon, « on voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai, ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont, mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser [mesurer comme avec un compas] toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. »^[9] Bref, il s'occupent trop d'eux-mêmes, fût-ce pour de bonnes raisons, et c'est là le contraire de la simplicité. Non, certes, qu'il faille s'empêcher de penser à soi. « En voulant être simple, écrit Fénelon, on s'éloignerait de la simplicité. »^[10] Il s'agit de n'affecter rien, pas même la simplicité. Mieux vaut être simplement égoïste qu'affecter la générosité. Mieux vaut être simplement volage qu'affecter la fidélité. Non pas, encore une fois, que la simplicité se réduise à la sincérité, à l'absence d'hypocrisie ou de mensonge. C'est plutôt l'absence de calcul, d'artifices, de composition. Mieux vaut un simple mensonge qu'une sincérité calculée. « Ces gens-là sont sincères, reprend Fénelon, mais ils ne sont pas simples ; ils ne sont point à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux ; on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer. »^[11] La simplicité est spontanéité, coïncidence immédiate à soi-même (y compris à cela en soi qu'on ignore), improvisation joyeuse, désintéressement, détachement, dédain de prouver, de l'emporter, de paraître... De là cette impression de liberté, de légèreté, d'ingénuité heureuse. « La simplicité, écrit Fénelon, est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. [...] Elle est libre dans sa course, parce qu'elle ne s'arrête point pour se composer avec art »^[12]. Elle est insouciante, mais non sans soin : elle s'occupe du réel, non de soi. C'est le contraire de l'amour-propre. Fénelon encore : « Comme on est intérieurement dépris de soi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement. [...] Cette vraie simplicité paraît quelquefois un peu négligée et moins régulière, mais elle a un goût de candeur et de vérité qui se fait sentir, je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui charme quand on le voit de près et de suite avec des yeux purs. »^[13] La simplicité est oubli de soi, c'est en quoi elle est une vertu : non le contraire de l'égoïsme, comme la générosité, mais le contraire du

narcissisme, de la prétention, de la suffisance. On dira que la générosité vaut mieux. Oui, tant que l'ego demeure et domine. Mais toute générosité n'est pas simple (quelle suffisance chez Descartes !), quand l'absolue simplicité est généreuse toujours (quelle générosité chez saint François !). C'est que le moi n'est rien que l'ensemble des illusions qu'il se fait sur lui-même : le narcissisme n'est pas l'effet de l'ego, mais son principe. La générosité le surmonte ; la simplicité le dissout. La générosité est un effort ; la simplicité, un repos. La générosité est une victoire ; la simplicité, une paix. La générosité est une force ; la simplicité, une grâce.

Jankélévitch a bien vu que toute vertu, sans elle, manquerait de l'essentiel^[14]. Que vaudrait une gratitude affectée, une humilité apprêtée, un courage qui ne serait que pour la montre ? Ce ne serait ni gratitude, ni humilité, ni courage. Modestie sans simplicité, c'est fausse modestie. Sincérité sans simplicité, c'est exhibitionnisme ou calcul. La simplicité est la vérité des vertus : chacune n'est elle-même qu'à la condition d'être libérée du souci de paraître, et même du souci d'être (oui : libérée de soi !), qu'à la condition, donc, d'être sans recherche, sans artifice, sans prétention. Celui qui n'est courageux qu'en public, généreux qu'en public, vertueux qu'en public, n'est pas vraiment courageux, n'est pas vraiment généreux, n'est pas vraiment vertueux. Et celui qui n'est simple qu'en public (cela arrive : certains tutoient le premier venu, qui se vouvoient eux-mêmes devant la glace) est simplement maniéré. « La simplicité affectée, disait La Rochefoucauld, est une imposture délicate. »^[15] Toute vertu, sans la simplicité, est donc pervertie, comme vidée d'elle-même, comme remplie de soi. Inversement une simplicité vraie, sans les supprimer, rend les défauts plus supportables : être simplement égoïste, simplement lâche, simplement infidèle, cela n'a jamais empêché personne d'être séduisant ou sympathique. Alors que l'imbécile prétentieux, l'égoïste faux-jeton ou le lâche m'as-tu-vu sont insupportables, tout comme le bellâtre qui joue au romantique ou qui étale ses bonnes fortunes. La simplicité est la vérité des vertus, et l'excuse des défauts. C'est la grâce des saints, et le charme des pécheurs.

Qu'elle n'excuse pas tout est pourtant assez clair, et au vrai c'est moins une excuse qu'une séduction. Mais qui voudrait l'utiliser comme telle manquerait à la simplicité.

Le simple est celui qui ne fait pas semblant, qui ne fait pas attention (à soi, à son image, à sa réputation), qui ne calcule pas, qui est sans ruse et sans secret, sans idées de derrière, sans programme, sans projet... Vertu d'enfance ? Je n'y crois pas trop. Plutôt l'enfance comme vertu, mais une enfance retrouvée, reconquise, comme libérée d'elle-même, de cette imitation des adultes, de cette impatience de grandir, de ce grand sérieux de vivre, de ce gros secret d'être soi... La simplicité ne s'apprend que peu à peu. Voyez Clara Haskil, dans Mozart ou dans Schumann.

Aucun enfant jamais ne jouera comme cette vieille dame les *Variations en ut majeur* (« Ah, vous dirai-je maman ») ou les *Scènes d'enfants*, avec cette grâce, cette poésie, cette légèreté, cette innocence... C'est l'enfance de l'esprit, à quoi les enfants n'ont guère accès le plus souvent.

Que le même mot puisse désigner aussi une forme de bêtise dit assez ce que nous pensons de l'intelligence, et l'usage ordinaire que nous en faisons. Mais cela ne saurait cacher l'essentiel, qui est la simplicité elle-même, comme vertu et comme grâce. L'esprit des Évangiles souffle là. « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit !... Observez les lys des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent... »^[16] Qu'on ne puisse toujours vivre comme cela, c'est ce que la prudence rappelle. Vertu intellectuelle, contre vertu spirituelle. Qui ne voit que la prudence est plus nécessaire, et la simplicité, plus haute ? Le Père céleste nourrit bien mal ses enfants, et il est prudent de ne point vivre comme un oiseau. Mais sage aussi de n'en point oublier tout à fait la sagesse, qui est de simplicité. Sagesse de poète : « Nous allons ici et là, à la recherche d'une joie partout en miettes, et le sautilllement du moineau est notre seule chance de goûter à Dieu éparpillé sur terre. »^[17] Tout est simple pour Dieu ; tout est divin pour les simples. Même le travail, même l'effort. « Ne vous inquiétez pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine... »^[18] Il n'est pas interdit de semer, ni de moissonner. Mais pourquoi s'inquiéter de la moisson, quand on sème ? Pourquoi regretter les semences, quand on moissonne ? La simplicité est vertu présente, vertu actuelle, c'est en quoi aucune vertu n'est réelle qu'à la condition d'être simple. Il n'est pas interdit de faire des projets, des programmes, des calculs... Mais la simplicité, donc aussi la vertu, est ce qui leur échappe. Rien n'est grave, rien n'est compliqué, que l'avenir. Rien n'est simple, que le présent.

La simplicité est oubli de soi, de son orgueil et de sa peur : c'est quiétude contre inquiétude, joie contre souci, légèreté contre sérieux, spontanéité contre réflexion, amour contre amour-propre, vérité contre prétention... Le moi y subsiste, certes, mais comme allégé, purifié, libéré (« *délié de soi*, comme dit Bobin, *dépris de tout royaume* »)^[19]. Il y a bien longtemps, même, qu'il a renoncé à chercher son salut, qu'il ne se soucie plus de sa perte. La religion est trop compliquée pour lui. La morale, même, est trop compliquée pour lui. A quoi bon ces retours perpétuels sur soi ? On n'en finirait pas de s'examiner, de se juger, de se condamner... Nos meilleurs actions sont suspectes ; nos meilleurs sentiments, équivoques. Le simple le sait, et s'en moque. Il ne s'intéresse pas assez pour se juger. La miséricorde lui tient lieu d'innocence, ou l'innocence, peut-être, de miséricorde. Il ne se prend ni au sérieux ni au tragique. Il suit son bonhomme de chemin, le cœur léger, l'âme en

paix, sans but, sans nostalgie, sans impatience. Le monde est son royaume, qui lui suffit. Le présent est son éternité, qui le comble. Il n'a rien à prouver, puisqu'il ne veut rien paraître. Ni rien à chercher, puisque tout est là. Quoi de plus simple que la simplicité ? Quoi de plus léger ? C'est la vertu des sages, et la sagesse des saints.

-
- [1] Angéus Silesius, *Le pèlerin chérubinique*, 289. On trouvera ce distique dans l'édition bilingue de R. Munier, Paris, Arfuyen, 1993, p. 64-65 ; mais je le cite ici d'après la traduction — à mon avis plus belle — qu'en donne A. Préau, dans sa traduction de Heidegger, *Le principe de raison*, chap. 5 (Gallimard, coll. « Tel », 1983, p. 103).
- [2] *Sentences en prose*, trad. Lichtenberger, *La sagesse de Goethe*, La Renaissance du livre, 1930.
- [3] *Le philosophe et les sortilèges*, Éditions de Minuit, 1985, p. 52. Voir aussi *Le réel et son double*, Gallimard, 1976, rééd. 1984.
- [4] Comme l'a bien vu Michel Dupuy, dans l'article « Simplicité » du monumental *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, sous la dir. de M. Viller, SJ, Paris, Beauchesne, 1990 (pour le tome 14), p. 921.
- [5] *L'éloignement du monde*, Lettres vives, 1993, p. 12.
- [6] *Essais*, I, 26, p. 169 de l'éd. Villey-Saulnier. Cela vaut aussi, et *a fortiori*, pour l'expression : « Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque... » (*ibid.*, p. 171).
- [7] Montaigne, *ibid.*, p. 172.
- [8] *Discours de la méthode*, VI, AT, 70-71 (p. 642 de l'éd. Alquié).
- [9] *Lettres et opuscules spirituels*, XXVI, « Sur la simplicité », Bibl. de la Pléiade, t. 1, 1983, p. 677.
- [0] *Ibid.*, p. 683.
- [1] *Ibid.*, p. 677.
- [2] *Ibid.*, p. 677 et 679.
- [3] *Ibid.*, p. 686.
- [4] *Traité des vertus*, III (*L'innocence et la méchanceté*), p. 404 et s. de l'éd. Champs-Flammarion, 1986.
- [5] *Maximes et réflexions*, 289.
- [6] *Évangile selon saint Matthieu*, VI, 26-28 (voir aussi Luc, XII, 22-27).
- [7] Christian Bobin, *L'éloignement du monde*, p. 37.
- [8] *Évangile selon saint Matthieu*, VI, 34.
- [9] *Éloge du rien*, Fata Morgana, 1990, p. 15.